



HAL
open science

”Josep”, ”Une vie secrète” : la répression franquiste à la première personne (chronique cinéma)

Eve Fourmont Giustiniani

► To cite this version:

Eve Fourmont Giustiniani. ”Josep”, ”Une vie secrète” : la répression franquiste à la première personne (chronique cinéma). Carto, n°54, 2021, pp.8. hal-03599178

HAL Id: hal-03599178

<https://hal.science/hal-03599178>

Submitted on 6 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Josep, Une vie secrète : la répression franquiste à la première personne

Eve Fourmont Giustiniani, *Carto*, n°54, rubrique « Infogéo : cinéma », mars-avril 2021, p. 8

Quatre-vingts ans après la fin de la guerre d'Espagne (1936-1939), un film d'animation français et un long-métrage de fiction espagnol sortent sur les écrans. Ils ont pour toile de fond la même période historique : les années post-conflit, les heures les plus sombres de la dictature de Francisco Franco (1939-1975). Au cœur de ces deux œuvres, un même sujet : la répression franquiste. Et une perspective commune : celle des vaincus.

Josep, première réalisation au cinéma du dessinateur de presse Aurel, retrace l'histoire vraie de l'artiste catalan et combattant républicain Josep Bartolí (1910-1995). Il a dû fuir l'Espagne à l'hiver 1939 en abandonnant sa femme pour échapper à la répression franquiste. De l'autre côté des Pyrénées, l'attend la cruelle réalité de l'un des camps de concentration du Roussillon français, où furent détenus, comme lui, des dizaines de milliers de réfugiés espagnols.

De cette expérience, Josep Bartolí a livré un témoignage exceptionnel : ses dessins. Insérées à même la trame du récit dans une élégante mise en abîme avec le graphisme sensible d'Aurel, les grinçantes caricatures du héros dénoncent toutes les formes de l'oppression. Ses dessins lui valent une amitié profonde avec un gendarme du camp (narrateur de l'histoire) qui lui sauve certainement la vie. Le dessin devient le vecteur de sa résilience : les séquences oniriques de son exil américain, placé sous le signe de l'art et de son amitié avec la peintre mexicaine Frida Kahlo

(1907-1954), apparaissent comme des lignes de fuite dans le récit.

Un tel discours sur l'exil témoigne de la mutation du regard posé sur le passé espagnol par la génération des petits-enfants de ceux ayant vécu la guerre, héritière des traumas longtemps enfouis de ses aînés. Des traumas que l'art semble pouvoir narrer autrement : sans « victimiser » les vaincus, mais en restaurant la dignité de leur combat, autant que la violence du piège pervers dans lequel la dictature franquiste les a précipités.

Une vie secrète, de Jon Garaño, Aitor Arregi et José Mari Goenaga, démonte l'une de ces mécaniques macabres, du point de vue subjectif de sa victime. L'histoire, elle aussi inspirée de faits réels, est celle d'Higinio, l'une de ces « victimes oubliées » du franquisme qu'en Espagne on appelle les « taupes », des militants républicains qui, pour échapper à une mort certaine, ont été contraints de se cacher. Dissimulés pendant des décennies dans des tanières minuscules creusées sous un plancher ou gagnées derrière un mur, ils n'ont émergé de l'ombre qu'après la grâce partielle octroyée par Franco en 1969. Surgissant, tels des fantômes, de la « tranchée infinie » évoquée par le titre original du film.

Le récit donne à vivre une oppressante immersion dans l'expérience d'auto-réclusion d'Higinio. La tragédie historique est transposée dans une configuration de huis-clos hitchcockien, où l'on assiste à la lente dégradation des rapports d'Higinio et de sa femme, Rosa, complice du secret et donc captive du mensonge. Le temps érode tout le dispositif, confinant à l'absurde, en une parlante métaphore de l'infini déclin du régime franquiste et de ses irréversibles dommages sur la société.

Là où Josep parvient à fuir l'Espagne et, malgré l'expérience des camps, à reconstruire sa vie en exil, Higinio ne dispose pas d'une telle échappatoire et doit attendre 30 ans (et la reconnaissance de son statut de victime) pour recouvrer la liberté. Son personnage ajoute une figure au répertoire fictionnel des résistances à l'oppression : celle du reclus, qui apparaît ici comme l'envers de celle de l'exilé, tant ses issues sont réduites et ses supports de résilience fragiles. Signe du « chemin mémoriel » déjà parcouru par la société espagnole, ces deux films ajoutent leur contrepoint au chœur des victimes de la dictature. Et offrent des trouées lumineuses, des lignes de fuite : l'espoir fou de la liberté, l'art, le pardon, la mémoire.